



Sculpteur : Manuel PEREZ VALIENTE

MONUMENT DU SOUVENIR DE PRAYOLS

Organe de la Confédération nationale
de Guérilleros et Résistants Espagnols F.F.I.

3°-4° trimestres 1999

I.S.S.N. : 0990-82-42

3,00 F - N°s 35-36

1, impasse des Hérons - 31400 TOULOUSE

Directeur : E. VALLS

J.O. n° 134 du 8-6-1984

Rédacteur : A. GARCIA



La Confédération

NOUS employons volontairement le titre de l'éditorial publié dans le n° 12 de notre bulletin « Prayols » pour intituler celui d'aujourd'hui, ceci pour les raisons que nous allons développer et qui sont de pleine actualité.

C'est avec un grand intérêt que nous avons relu les bulletins « Prayols » depuis le premier exemplaire, du premier trimestre 1985 au dernier numéro 33/34 publié fin décembre 1998.

Cette lecture agréable et intéressante nous a fait souvenir de tous nos amis, disparus ou éloignés par l'âge et la maladie, mais qui, dans les temps passés, ont raconté avec de formidables articles la vie de la Confédération depuis le premier jour, avec les bons et les mauvais moments que nous avons connus dans cette longue période.

Nous avons organisé des activités associatives et des cérémonies d'une grande valeur, nous avons été l'exemple du sérieux et de l'amitié entre les guérilleros, nous avons placé très haut la représentativité de la Confédération dans les milieux de la Résistance : beaucoup de nos camarades ont été décorés pour fait d'armes, nous avons assisté à de nombreuses cérémonies commémoratives où ont été honorés les guérilleros pour leur participation active à la lutte contre le fascisme. Hommage rendu par les autorités et personnalités du monde combattant.

Nous avons été les premiers à obtenir que le gouvernement espagnol reconnaisse l'existence et la lutte des guérilleros espa-

gnols, permettant au consul d'Espagne à Toulouse d'assister pour la première fois à la cérémonie du Monument de Prayols le 22 septembre 1988, où il a prononcé, au nom du gouvernement espagnol, une allocution pleine d'intérêt pour tous les guérilleros.

Par notre acharnement, par les lettres envoyées au Président du gouvernement espagnol Felipe González (la première le 30 septembre 1994), par les conversations téléphoniques établies avec le secrétariat de la Présidence espagnole, nous avons obtenu que le Président Felipe González et le Président de la République française François Mitterrand - profitant d'une rencontre sur les terres ariégeoises - président ensemble, le 21 octobre 1994, au Monument de Prayols, une cérémonie du souvenir des guérilleros et de tous les Espagnols qui ont combattu pour libérer le monde du nazisme. Ce fut pour nous une grande victoire.

Nous maintenons vivant le souvenir de nos camarades tués dans les combats du Val-d'Aran (Espagne) en octobre 1944 en organisant la cérémonie du cimetière de Las Bordas, dans le Val-d'Aran, où nous rendons un hommage collectif à tous les guérilleros enterrés dans les terres espagnoles dans des tombes qui parfois portent un nom mais qui sont le plus souvent anonymes.

Avec la lecture de tous ces vieux bulletins, nous avons la nostalgie des temps passés, du faste de nos cérémonies avec l'assistance importante des personnalités, des drapeaux, avec une mul-

> Suite en page 4



**Au fil des ans, les images s'estompent...
mais le souvenir reste vivant dans nos cœurs**

A l'occasion de l'an **2000**

la Confédération nationale de guérilleros
et résistants espagnols FFI
adresse ses vœux de prospérité

- * A tous les anciens guérilleros et résistants
- * A leurs familles
- * A leurs malades et handicapés
- * A toutes les veuves
- * Aux amies et amis qui nous soutiennent
- * Aux camarades résistants français

609 16353

En 1944, les guérilleros FFI créaient l'hôpital de Varsovie

L'HOPITAL DE VARSOVIE, au cœur du quartier Saint-Cyprien à Toulouse, fut créé par l'état-major de l'Agrupación de guerrilleros españoles FFI de Toulouse, au mois de septembre 1944, dans un château dont il a conservé la façade.

Sa création dans l'urgence correspondait alors à la nécessité de traiter les blessés provenant des unités de guérilleros ayant combattu les nazis et soigner les affections consécutives à la dure vie dans les maquis. Il recevra aussi les soldats républicains espagnols blessés en octobre 1944 durant l'opération « Reconquista de España » au Val-d'Aran.

Le 31 mars 1945, les douze mille guérilleros FFI incorporés dans les onze bataillons de sécurité français sont démobilisés. L'hôpital militaire devient alors un hôpital soignant les civils. Cet hôpital restera la propriété de l'Amicale des anciens FFI et résistants espagnols, et ce jusqu'au 7 octobre 1950.

C'est à cette date, dans un climat de guerre froide et de chasse aux sorcières, que l'Amicale des anciens FFI et résistants espagnols, considérée comme « association étrangère » et suspecte d'être « politiquement subversive », est dissoute par arrêté du ministre de l'Intérieur Henri Queuille. En oubliant les sacrifices consentis par ces « étrangers » engagés aux côtés de la France libre.

Spolié par cette sanction politique infondée, dans l'intérêt des malades, le 31 octobre 1950, le conseil d'administration de l'Amicale des anciens FFI et résistants espagnols confie l'hôpital au professeur Joseph Ducuing.

Le 13 septembre 1950 est constituée la société anonyme « Société nouvelle hôpital Varsovie », à laquelle l'Amicale est contrainte de céder ses équipements, par acte notarié du 6 janvier 1951. Le 20 juillet 1955 est constituée l'association à but non lucratif des « Amis de la médecine sociale » qui assurera la gestion de cet hôpital par bail consenti par le propriétaire des murs, la « Société nouvelle hôpital Varsovie ».

Un monument commémoratif à Buziet (64)

Une stèle en acier inoxydable sera érigée à la mémoire des guérilleros espagnols qui se sont battus en France contre l'occupant allemand sur la place de Buziet (Pyrénées-Atlantiques), où huit d'entre-eux ont été fusillés en 1941. Le monument a été confié au sculpteur palois Luis Vera, lui-même fils de réfugié espagnol.

Le 3 novembre 1976, par décret interministériel, l'hôpital Joseph-Ducuing, sur sa demande, est intégré au service public hospitalier. Enfin, par arrêté préfectoral du 12 avril 1982, la « Société nouvelle hôpital Varsovie SA » est dissoute après avoir fait don, à titre gracieux, de tous ses biens à l'association « Les amis de la médecine sociale », actuellement en place.

Par son histoire, né d'un projet politique et social généreux, cet hôpital demeure le symbole de la communauté espagnole immigrée. Il rappelle que les républicains espagnols en exil après leur défaite dans

l'honneur face au franquisme soutenu par les fascistes italiens et allemands ont contribué, en première ligne, à la libération de la France, et spécialement à la Résistance dans le Midi toulousain.

*

Cinquante-cinq ans après sa création, deux plaques en mémoire des guérilleros FFI ont été dévoilées, le 14 avril dernier, à l'hôpital Joseph-Ducuing, émuvant hommage aux guérilleros FFI espagnols qui ont combattu pour la libération de leur deuxième patrie.

(LA DÉPÊCHE DU MIDI.)

Memoria civil del 36

El Partido popular no está todavía en condiciones de condenar abiertamente, sin eufemismos, el golpe militar del general Franco, que dio origen a la guerra civil y a centenares de miles de muertos y exiliados. Es lamentable, pero también lo sería convertir esta inconsecuencia de un partido democrático en prueba de que no lo es. Sería deplorable que una iniciativa a favor de la reconciliación y del reconocimiento a los Españoles expatriados terminara provocando el efecto contrario: reabrir heridas que la mayoría quiso dar por cerradas al inicio de la transición.

Hace 21 años, el rey Juan Carlos quiso sellar simbólicamente ese reencuentro con la España del exilio al visitar en su retiro de México a la viuda del anterior jefe de Estado constitucional, el republicano Manuel Azaña. La proposición votada en el Congreso aspiraba a reafirmar esa reconciliación mediante el reconocimiento público del papel de los exiliados y de los países que los acogieron. Precisamente porque durante años fueron considerados *antiespaña*, ese reconocimiento sólo alcanza su objetivo si es unánime. Es decir, si suscita la aquiescencia de todos los representantes de la España actual, sean hijos de los vencidos o de los vencedores. Por ello debió haberse evitado una votación si el consenso no estaba garantizado.

Pero nada de esto disculpa al PP. Incluso si consideraba poco rigurosa la definición del 18 de julio como « golpe militar fascista », debía haber votado la resolución y matizado su opinión. Porque suponiendo que no fuera exactamente eso – o no sólo eso – mucho menos fue una gloriosa cruzada en defensa del auténtico ser de España como pretendieron los vencedores.

Así lo reconocía el propio texto alternativo del PP al referirse a la guerra como « un enfrentamiento fratricida » movido por la « sinrazón y el odio ». Sin duda lo fue, y los demás partidos pudieron suscribir esa declaración, pero tampoco fue sólo eso. Resulta sorprendente que el partido del gobierno se sienta obligado a abstenerse ante una declaración en la que la comisión de Exteriores del Congreso « condena y deplora el levantamiento militar contra la legalidad constitucional... » ¿ Es el término *condenar* el que no comparte ? ¿ No cree que fuera un levantamiento militar ?

Es lamentable en todo caso que 60 años después el Congreso se divida ante lo que quiso ser un homenaje al exilio. También lo es que se haya tratado de aprovechar este viaje para trazar una frontera entre franquistas y antifranquistas. Avala esa sospecha que en la exposición de motivos se incluyera una referencia a las fuerzas que combatieron al franquismo excluyendo deliberadamente a la oposición monárquica o democristiana. Pero es increíble que, de habérselo propuesto, el PP no hubiera logrado un acuerdo sobre ése y otros motivos menores de discrepancia.

La guerra civil fue una espada que dividió a España en dos, con la particularidad de que cada una pretendía encarnar a la verdadera. Los historiadores pueden discrepar sobre las causas de aquel drama. Pero lo indiscutible es que durante casi 40 años el bando franquista evitó todo signo de reconocimiento, de autocritica y mucho menos de reconciliación hacia los vencidos. Es muy lamentable que el PP no haya sido capaz de ir un milímetro más allá de lo que sin duda piensan muchos de los suyos, pero se equivocarían los demás partidos si pensarán que los Españoles desean reabrir ahora políticamente esa herida.

(EL PAÍS.)

La intramemoria a los sesenta años del exilio español de 1939

En el exilio español de 1939, del que se cumplen ahora sesenta años, no existe memoria más incómoda para la amnesia histórica del espectáculo posmoderno que la del periplo concentracionario de los campos en los que se amordazó a los republicanos españoles. Para tratar este tumor existen dos terapias: una que inyecta las cualidades sedativas del olvido. Irónicamente posee el efecto tranquilizante del agua de Vichy, sede del régimen colaborador francés durante la ocupación nazi. Y fue en parte este tratamiento de Vichy, como mecanismo de la razón de estado que gobierna las democracias parlamentarias, el que contribuyó a la metástasis y al consiguiente trágico final de muchos Españoles en campos de concentración. Por otro, se puede optar por una incisión radical, a modo de sangría de la memoria concentracionaria. Frente a toda infección de olvido, la vacuna de la memoria concentracionaria actúa en su doble vertiente de « fármaco » (DERRIDA): de purga y de prevención, de visita al infierno absoluto y de posible guía para caminantes memoriosos por el purgatorio de lo que debe seguir siendo hoy la búsqueda no del « yo fundamental [...] sino [d]el tú esencial » (MACHADO). Y es en la memoria, en la autobiografía, en el diario, en la confesión, en el testimonio, en la correspondencia, en los géneros tradicionalmente no literarios donde encontraremos una mayor dosis de gérmenes y anticuerpos para mantenernos en el estado febril de la duda y del inconformismo ante la objetivación de la memoria y la repetición de la barbarie, en ese espacio abyecto que llamaré intramemoria.

Ningún escritor español del exilio de 1939, si exceptuamos a Jorge SEMPRUN, sufrió los horrores concentracionarios de ese mal radical a los que fue sometido Max AUB. Pero a diferencia del autor de *L'écriture ou la vie*, deportado a campo de Buchenwald por la lógica esclavista nazi, Aub fue detenido el 5 de abril de 1940 en su domicilio parisino, un mes antes de que terminara el período llamado « la drôle de guerre », por un estado en apariencia democrático. Denunciado como comunista y judío se le aplicó el rigor de la ley del 19 de septiembre de 1939 por la que todos los extranjeros peligrosos para el orden público, sospechosos desde el punto de vista nacional o extremistas (comunistas, anarquistas o militantes de izquierda), deberían ser internados en el campo del Vernet, departamento de l'Ariège, en la falda de los Pirineos andorranos. Aub sería posteriormente deportado en 1941 al campo de Djelfa (Argelia) para paradójicamente salvarse del tren que, en 1944, condujo a muchos detenidos del Vernet a su último destino del campo nazi de Dachau.

El campo del Vernet había irónicamente servido en su origen para albergar a tropas coloniales senegalesas, las mismas que, a partir de febrero de 1939, guardarían en este « centro de acogida », como eufemísticamente fue llamado por la burocracia francesa, a los efectivos anarquistas de la vigésimosexta División Durruti. Pero en septiembre de 1939, el campo se ha vaciado prácticamente de los doce mil anarquistas que ahora conforman las Compañías de trabajadores españoles. En el momento del colapso militar de 1940, parte de esta mano de obra esclavista caerá prisionera de los nazis y, negándosele su condición análoga a los prisioneros de guerra franceses, será enviada a perecer al exterminio de Mauthausen o retornará a los campos del sur de Francia, entre ellos el del Vernet. Oficialmente por dos decretos de septiembre y octubre de 1939, el campo del Vernet, en el que habían muerto una cincuentena de prisioneros víctimas del frío y del hambre, pasa de ser un « centro de acogida » a convertirse en un campo de disciplina de nuevo camuflado como « centro de residencia vigilada ». Su estructura represiva encaminada a optimizar el autoritarismo y la xenofobia, y abocada al exterminio, denuncia los problemas del modelo de estado-nación ejemplificado por el liberalismo que abrirá las puertas a las deformaciones del régimen de Vichy. La finalidad de todo gobierno es garantizar la seguridad para que ésta asegure la libertad y los derechos humanos en el nuevo estado-nación decimonónico. Pero el liberalismo entra en crisis en cuanto la seguridad

se disfraza de « otro », en el momento en que un creciente grupo de nacionales pierden la protección de sus respectivos estados nación y por ello de sus derechos humanos, « por lo que se abre las puertas a que la inseguridad opaque la libertad y la política sea el vestíbulo no de la exclusión de la muerte sino de su racionalización » (ARENDE, *The origins of totalitarianism*).

Para agravar el caso de los refugiados españoles, la Guerra civil española se percibe en Francia como un espejo interno de los conflictos que enfrentan a las tendencias progresistas y reaccionarias por lo que no dejan de proyectarse lecturas análogas a las de la tragedia española. De imponerse la lógica del Frente popular francés se llegará a una inevitable guerra civil por lo que la única solución para preservar el modelo democrático se encuentra en la llegada al poder del autoritarismo contraquierdista.

La lógica de los campos como el del Vernet en donde se interna a estos resistentes no es necesariamente exterminatoria sino adaptatoria para aquellos elementos que sean capaces de reinserirse en el « nuevo » horizonte universal excluyente de la otredad. Asume abyectamente muchas de las bases de la integración « democrática » que, según la socialista Martine AUBRY, « reconnaît aussi le droit des étrangers à conserver des références culturelles propres, pourvu qu'elles ne soient pas en contradiction avec les fondements essentiels de notre société » (*Petit dictionnaire pour lutter contre l'extrême-droite*). Su discurso se alinea en la tradición asimilatoria imperialista francesa por la que los ideales revolucionarios de atribuir derechos constitucionales a los otros porta, según Edward MORTIMER, « la superioridad de la cultura y nacionalidad francesas sobre cualquier otra » (*France and the Africans, 1944-1960*).

En otras palabras, el proceso represor de la otredad que se ejemplifica en los campos de concentración y cuya infamia se manifiesta hiperbólicamente durante el régimen de Vichy corresponde a una lectura fidedigna del contrato social de Rousseau que racionaliza el mal radical de la supresión de la ley cuando se trata de salvar lo esencial de la salud patria. El objetivo fundamental es la preservación de un modelo de estado en el que se busca mantener una legalidad ratificada por el funcionamiento de la administración y en cuyo estado las modificaciones legales afecten sólo provisionalmente a otros como los extranjeros, asegurando así los derechos fundamentales del contrato social que legítima a la población nacional. Al encerrar a resistentes del totalitarismo en campos de concentración se asume también el papel de mero ejecutor pero no el de promotor. Se racionaliza una abyecta oposición a dos autoritarismos, el nazi y el estaliniano, mediante el mantenimiento de una aparente red de libertades.

Cuando hoy se olvida el ejemplo de la alteridad de los campos de concentración en Francia, la supramemoria selectiva de la Europa comunitaria se asienta sobre el mismo horizonte imaginario de la exclusión de 1939, sin advertir que se repiten los mismos fantasmas de la otredad, en un modelo occidental que sigue aceptando al otro siempre que se mantenga lejos, en las antípodas de las colonias, de las barriadas pauperizadas o del espectáculo de la indigencia que nos traslada la televisión: es lo que posibilita las libertades y opulencia de los dominadores.

Para ese « otro » que ahora llama a la puerta de una frontera que ha bajado de los Pirineos al otro lado de Gibraltar, no se recordará la intramemoria de aquella ignominia que tocó a los republicanos de 1939. Ahora que las necesidades socioeconómicas hacen temblar la puerta del Estrecho o que contemplamos paralizados la riada de refugiados en la ex-Yugoeslavia tenemos que evitar las mismas armas que el universalismo esgrimió en « nuestras » propias carnes en aquellos años.

¿ Sabremos aprovechar el ejemplo de las alambradas o nuestro universalismo nos enajenará como nuevos ricos en este discriminatorio club de la primera casta de la humanidad ?

por José María NAHARRO-CALDERÓN
University of Maryland at College Park (EE. UU.)

L'HOMMAGE À NOS HÉROS

LE 20 juin à PRAYOLS et le 27 juin à LAS BORDAS (Val-d'Aran) ont eu lieu les cérémonies du souvenir en hommage aux guérilleros espagnols. Une année de plus, nous nous sommes réunis, certes peu nombreux mais tous avec le sentiment d'accomplir un devoir de présence envers ceux qui auraient voulu être présents parmi nous, mais leur engagement désintéressé dans la lutte pour la liberté leur ont fait accomplir l'acte suprême : donner leur vie.

PRAYOLS



Le discours du président Alonso

Mesdames, Messieurs,
Chers amis,

Je tiens tout d'abord à remercier M. le maire de Prayols qui, comme chaque année, a tenu à honorer de sa présence notre journée du souvenir.

Le mois de juin est, pour nous et pour tous les anciens combattants, le mois du souvenir. En effet, il y a cinquante-cinq ans, les forces alliées débarquaient en Normandie, donnant ainsi le signal du début des combats pour la libération de la France. C'était le 6 juin 1944.

Ce fut aussi le 5 juin 1982, il y a déjà dix-sept ans, que grâce aux efforts de tous les guérilleros qui combattirent dans les rangs de la Résistance et avec l'aide de nombreuses municipalités et conseils généraux, que fut érigé et inauguré ce monument à la mémoire de tous les combattants espagnols qui combattirent dans les rangs des armées alliées et dans la Résistance contre les armées hitlériennes.

Depuis cette date, année après année, nous avons fêté cet anniversaire avec enthousiasme et avec la volonté de ne pas oublier le sacrifice de nos camarades tombés lors des combats de libération. Pendant de nombreuses années, cette cérémonie a revêtu un faste extraordinaire. Les plus hautes autorités civiles et militaires répondaient à nos invitations et nous étions très nombreux. Aujourd'hui, comme vous pouvez le constater, nous sommes réduits à un petit nombre qui, chaque année, hélas ! va en diminuant. Il est vrai que nous

Au cours des deux cérémonies, de magnifiques gerbes de fleurs ont été déposées devant chaque monument.

A Prayols et à Las Bordas, notre président José-Antonio Alonso a prononcé une courte allocution et à Las Bordas, notre chère amie M^{me} Germaine Roger-Moga, fille d'un de nos camarades mort dans les combats et enseveli dans le petit cimetière que vous visitez, a lu le message d'amitié que chaque année elle nous transmet.



Prayols (20 juin 1999) : Drapeaux et dépôt de gerbes

n'avons pas derrière nous un parti qui peut mobiliser les militants pour faire nombre. Mais nous avons la satisfaction de pouvoir dire qu'un bon nombre de ceux qui sont présents sont de vrais guérilleros de la 3^e Brigade qui, le 20 août 1944, combattirent ici même après avoir, la veille, libéré la ville de Foix. Bien sûr, avec eux, il y a aussi leurs familles et également des sympathisants, et j'en profite pour leur dire à tous un grand merci.

En gardant le souvenir de cette lutte, nous ne faisons que notre devoir. Mais croyez-vous que ceux que nous honorons aujourd'hui seraient satisfaits des résultats obtenus ? Je ne le pense pas. Le 8 mai est fêté comme la fin de la Deuxième Guerre mondiale, mais en réalité la guerre n'a jamais cessé. À peine terminée en Europe, la guerre a continué au Vietnam, au Cambodge, au Laos, en Algérie, sans oublier le Rwanda, le Tchad, le Zaïre et encore Israël, la Palestine, le Liban, et j'en passe ; et pour finir, le Kosovo... Nous avons vu pendant des semaines et des semaines,

des caravanes de réfugiés qui fuyaient les massacres et les persécutions. Cela a rappelé à beaucoup d'entre nous notre arrivée en France, avec la différence que nous n'avions, pour nous accueillir, ni tentes, ni baraques. Nous n'avions que le sable, la mer et les barbelés...

Non, je ne crois pas que nos camarades tombés dans ce combat pour la liberté et la paix seraient satisfaits du bilan que nous leur présentons aujourd'hui. Ce n'est pas pour ça qu'ils ont donné leur vie.

Gardons seulement dans notre mémoire que leur sacrifice était généreux, juste et bon, car c'était le sacrifice pour la liberté, le bonheur et la paix.

Je voudrais pour terminer que nous ayons une pensée pour tous ceux que la maladie a empêché d'être parmi nous.

Je remercie aussi toutes les femmes et les veuves d'anciens guérilleros qui, chaque année, nous accompagnent en cette journée du souvenir ; leur fidélité n'a pas de prix.

Merci à tous.

La Confédération

> Suite de la première page

titude de guérilleros, de leurs familles et amis, des membres de la Résistance, sans besoin de mobiliser aucun parti politique comme le font certaines autres organisations.

Nous regardons en arrière et nous voyons ces groupes pleins d'amitié, nous regardons vers l'avant et nous nous apercevons de la situation de nos camarades, de notre âge, de nos maladies, des décès qui font le vide entre les membres de la Confédération,

et nous nous disons, inquiets : « Jusqu'où pourrons-nous arriver ? Jusqu'à quand pourrons-nous représenter les vrais guérilleros sans besoin de nous adjoindre la présence dans les cérémonies d'autres personnes, certes de très grands amis mais qui ne représentent pas le monde guérillero ? »

Tout cela est la situation actuelle et nous nous disons que la lecture de nos vieux bulletins nous maintient dans notre activité associative, dans l'amitié entre tous les présents et dans le souvenir des absents.

Et surtout avec l'orgueil d'avoir accompli notre mission.

LA RÉDACTION.

L'HOMMAGE À NOS HÉROS



Las Bordas (17 juin 1999) : Pendant l'allocution de M^{me} Germaine ROGER-MOGA

L'intervention de M^{me} Germaine Roger-Moga

Chers amis, bonjour,

Voilà une autre année de passée. Et c'est avec le même plaisir que nous venons, mon mari et moi-même, vous retrouver pour un laps de temps, même court ; cela met du baume au cœur de retrouver cette amitié. Par contre, on ressent malheureusement de la peine à constater que, chaque année, nos rangs s'éclaircissent un peu plus. Hélas ! nous ne pouvons arrêter le temps, ni empêcher la maladie et l'âge de nous frapper et de nous balancer sur l'autre rive. Ne soyons pas trop nostalgiques, sachons vivre au jour le jour. Essayons de prendre le meilleur de ce qui nous reste de vie.

En plus, nous vivons une fin de siècle si fertile en événements de toute sorte, et l'on est en droit, je le pense, de se demander quand cela va prendre fin. Les générations futures vont-elles trouver le bout du fil sectionné et parvenir à raccommoier tant de déchirures ; arrêter tant de massacres qui perdurent depuis des décennies, voire des siècles ? Nous, nous pouvons remonter de 1936 à 1945, et s'il y a eu un répit, c'est grâce à tous ces hommes et femmes, avec une grande majorité d'étrangers, d'Espagnols pour ne pas les nommer, qui en avaient assez de voir couler cet énorme flot de sang. Et ainsi, tous rassemblés, sans regarder ni leurs croyances, ni leurs idées politiques, ni leur nationalité, ils ont formé ce grand réseau résistant et aidé ainsi à vaincre l'ennemi.

Aujourd'hui, nous sommes rassemblés afin d'honorer une fois de plus tous ces résistants. Car la flamme de la Résistance ne doit ni mourir, ni s'éteindre. Je ne puis regarder les malheureux réfugiés du Kosovo. Cela me fait trop mal et je me retrouve

intensément en février 39, parcourant à pied, avec ma famille, la route de Gerona à La Junquera sous les bombardements, et ce apeurés, exténués de fatigue. Ces malheureux Kossovars, je les plains de tout mon cœur, car cette déchirure, autant pour eux que pour nous, ne pourra pas s'oublier. Rendons hommage également aux valeureux soldats de l'Otan.

Excusez-moi de vous parler ainsi de notre passé et du présent et de toutes ces atrocités qui continuent. Je ne puis ni comprendre, ni accepter qu'il y ait encore, à l'aube du vingt-et-unième siècle, des hommes assoiffés de sang...

Chers amis, nous vous souhaitons de passer une très agréable journée. Avec toute notre sincère amitié, nous vous disons à l'année prochaine.

Je vous embrasse.

Cartes de C.V.R.

Après de longues démarches, notre camarade Herminia Muñoz, porte-drapeau de la section de l'Ariège, a obtenu la carte de C.V.R. Nos félicitations.

Guerre d'Espagne : N'oubliez pas les camps français

Des journalistes se sont étonnés, pour le condamner à juste titre, de l'accueil souvent peu chaleureux qu'ont réservé les pays limitrophes (Albanie, Macédoine, Monténégro) aux réfugiés du Kosovo. Certains parlent de policiers armés peu patients, de fils de fer barbelés, de camps d'internement.

Auraient-ils déjà oublié comment ont été accueillis en France les Espagnols poursuivis, jetés sur les chemins de l'exil par Franco et ses sbires ? A Argelès-sur-Mer, par exemple, les réfugiés étaient regroupés sur la plage, entourés de barbelés et surveillés par des gardes-mobiles et des tirailleurs sénégalais baïonnette au canon...

LAS BORDAS



La allocución de José Antonio Alonso

Queridos camaradas y amigos,

Como cada año a la misma fecha nos encontramos aquí reunidos para rendir homenaje a nuestros compañeros caídos en la lucha por la liberación de España del franquismo.

Todos los nombres que figuran en esta placa y los desconocidos fueron enterrados por las autoridades franquistas y en su tumba común habían puesto como epitafio « Muertos por Dios y por la patria ».

A la muerte del dictador y por iniciativa de nuestra añorado amigo Luís Bermejo, presidente entonces de la Amical de guerrilleros españoles, una delegación de la Amical, encabezada por él, se desplazó a este lugar para rectificar y establecer la verdad sobre las causas de la muerte de nuestros camaradas, y aquí tenemos el resultado de los esfuerzos que nuestro amigo Bermejo y otros, que aún hoy dirigen la Amical, efectuaron entonces.

Como podéis observar, cada año somos menos numerosos a acudir a este acto de recuerdo. Los años, las enfermedades y los que no han dejado en el camino son la consecuencia de estas defecciones. Pero debo señalar que esta tumba, como así mismo el monumento de Prayols, no es propiedad de la Confederación ; es también propiedad de la otra organización de guerrilleros y, sin embargo, somos los solos a venir cada año a este cementerio a rendir un homenaje a nuestros camaradas de lucha.

¿ Es que nos los considera dignos de ellos ?

Gracias por vuestra atención y hasta el año que viene.

Merci à nos porte-drapeaux

Nous devons remercier M^{me} Herminia Muñoz, agent de liaison de la 3^e Brigade de guérilleros de l'Ariège pendant la Résistance, qui fait fonction de porte-drapeau de la brigade dans toutes les cérémonies avec beaucoup de dévouement et enthousiasme.

Le porte-drapeau de la Confédération, José Sans Sicart, a été présent avec le drapeau à toutes les cérémonies qui ont eu lieu à Toulouse.

Mention spéciale pour les cérémonies du 8 mai 1999 (fin de la guerre 39-45) et du 14 juillet (fête de la République française).

Nous remercions Sans Sicart pour son dévouement à représenter les guérilleros.



Nécrologie

La Confédération de guérilleros déplore le décès en 1999 de plusieurs camarades, tous anciens guérilleros et anciens combattants dans les rangs de l'armée républicaine espagnole.

Aquilino ASENJO

Aquilino nous a quittés le 11 octobre 1998, à l'âge de 82 ans. Il demeurait à Vénissieux (Rhône).

Combattant sans relâche les forces franquistes ainsi que le nazisme, d'abord dès 1936 en Espagne et ce jusqu'en 1939 où, réfugié en France, il reprit la lutte contre les Allemands et la milice. En 1945, il retourne en Espagne pour organiser la lutte intérieure contre Franco. Arrêté et incarcéré pendant plusieurs années, il est enfin libéré après des années de terribles souffrances et retourne en France.

L'Amicale de guérilleros FFI et résistants du Rhône présente à sa famille ses condoléances les plus sincères.

NDLR. - La nouvelle de son décès ne nous étant pas parvenue à temps pour être insérée dans notre bulletin n° 34, nous la publions aujourd'hui.

Basilio MEDINA

C'est le 7 avril 1999 que les membres de l'Union de guérilleros et résistants de la Haute-Garonne ont accompagné la dépouille mortelle de son trésorier au cimetière de Cugnaux.

Basilio, né le 22 mars 1915 à San Martin de Montalban, dans la région de Toledo, a été depuis sa jeunesse un ardent défenseur de la liberté et de la démocratie.

Il a combattu pour elles sur les terres espagnoles dès les premiers jours de la guerre civile, d'abord dans la région et la ville de Toledo, devant l'Alcazar, et plus tard à Madrid et sur d'autres fronts de combat.

Après la déroute des républicains en 1939, il passe en France et, comme la plupart des combattants espagnols, est interné dans les fameux camps de concentration de la côte catalane où il aurait pu oublier son idéal de démocratie; mais il fit

tout le contraire et, lors de la débâcle de la République française, il s'unit aux républicains espagnols pour former les premières unités de guérilleros espagnols et défendre la République, la liberté et la démocratie contre l'oppression allemande.

La Confédération de guérilleros présente, dans ces moments de tristesse, ses sincères condoléances ainsi que sa grande amitié à M^{me} Medina, à ses enfants et à toute sa famille.

Fernando PRADAS

Notre grand ami et fidèle collaborateur de ce bulletin, où ses articles toujours pertinents et intéressants ont aidé notre rédaction, est décédé le 11 juillet 1999, à Perpignan.

Fernando, né le 1^{er} mai 1913, à Barcelone, a combattu le franquisme dès le premier jour de la guerre d'Espagne, servant comme capitaine dans l'état-major de l'armée républicaine.

Après la défaite, réfugié en France, il est interné au camp d'Argelès-sur-Mer, suivant le chemin de ses compagnons de lutte.

Il a été un des premiers à participer à la Résistance dans les unités de guérilleros.

La Confédération présente à sa famille ses très sincères condoléances et le témoignage de sa profonde sympathie.

—o—

L'Union départementale des guérilleros et résistants espagnols des Pyrénées-Orientales déplore le décès de ses membres survenus dans les années 1997

à 1999: Isidore GOMEZ, Juan MARTIN, Francisco CESAR, Denise BONNARD et Jesus RODRIGUEZ.

Salvador BENITO

Né en 1909 à Navarres (Valencia), il est décédé subitement à Manduel (Gard) à l'âge de 90 ans.

Combattant dans l'armée républicaine en Aragon et à Valencia où il fut blessé, à la fin de la guerre d'Espagne il entra en France où il fut interné au camp d'Argelès-sur-Mer.

Il participa avec les FTP aux combats du Vercors. Avec un autre de ses camarades, ils furent les deux seuls rescapés d'un groupe de cinquante maquisards tués par la milice et les Allemands.

Continuant le combat dans les unités de guérilleros, il a appartenu au 1^{er} Bataillon de sécurité espagnol.

Jeronimo BULLIDO

Né le 26 mars 1916 à Alcaín (Teruel) et décédé à Alès (Gard) le 10 mai 1999.

Combattant dans les rangs de l'armée républicaine, il a fait toute la guerre d'Espagne sur les fronts d'Aragon et de l'Ebre.

Membre sympathisant de notre association, il a été un bon camarade et ami, participant à toutes nos activités et à la vie associative.

—o—

La Confédération présente ses sincères condoléances aux familles de ces deux camarades.

SANTA CRUZ DE MOYA

Le 7 octobre 1999, fête du Guérillero en Espagne, a eu lieu à Santa Cruz de Moya (province de Cuenca) une cérémonie du souvenir à la mémoire des guérilleros devant le monument qui symbolise leur époque en Espagne.

La réalisation de cette manifestation annuelle est possible grâce aux efforts de nos camarades de l'Amicale de Cataluña des AGE et de sa présidente Carmen Casas

qui, chaque année, font un long voyage depuis Barcelone pour maintenir vivant le souvenir de tous les guérilleros qui ont donné leur vie pour la liberté et la démocratie en Espagne.

Cette cérémonie a une similitude avec celle que la Confédération célèbre à Prayols et à Las Bordes pour honorer les mêmes combattants dans des terres différentes mais tous animés par le même idéal.

Une avenue des guérilleros à Saint-Girons

Le samedi 25 septembre 1999, en haut du quartier de Lédar, à Saint-Girons, l'hymne national et le *Chant des Partisans* ont retenti pour saluer l'inauguration d'une avenue en souvenir des guérilleros espagnols. Les Gais Rimontois étaient venus prêter main-forte à l'organisation d'une cérémonie voulue par la municipalité pour honorer ces combattants de la liberté, réfugiés d'Espagne où ils avaient été écrasés par les forces franquistes et qui ont poursuivi la lutte aux côtés des maquisards de la Résistance, jusqu'à la victoire finale.

Un concours qui s'est avéré très précieux et même essentiel puisqu'il a contribué avantagement à la libération de Saint-Girons et de l'Ariège, ainsi que l'a rappelé dans l'allocation que l'on lira plus loin M. José-Antonio Alonso, commandant « Robert » dans la Résistance, qui fut le chef d'état-major de la 3^e Brigade, laquelle regroupait trois bataillons dont celui du commandant Soto, « El Barbero », qui opéra au départ de La Cruzette en direction de Saint-Girons, puis de Rimont et Castelnaudurban, conformément à sa mission : contrôler la route de Saint-Girons à Foix.

Les tout derniers guérilleros étaient là autour de leur chef, mais il y avait aussi le sous-préfet Jean-Marc Picand, le député Henri Nayrou, le maire Bernard Gondran et ses adjoints, de nombreuses personnalités et représentants des associations patriotiques et du monde ancien combattant avec leurs porte-drapeaux.

VOISINS ET AMIS

La plaque de rue était dévoilée notamment par MM. Alonso et Baselga, tandis que le sous-préfet rendait, au nom de l'État, un hommage appuyé à ces combattants venus d'Espagne pour nous aider à retrouver notre liberté. Il souhaitait que cette cérémonie soit l'occasion non seulement de rappeler le souvenir, mais aussi de célébrer l'amitié entre deux peuples voisins, aujourd'hui réunis au sein d'une Europe en marche.

La cérémonie fut clôturée dans le salon de la mairie où un apéritif était offert par la municipalité. M. le maire y prononça une allocution où la reconnaissance de la ville pour la contribution des guérilleros à sa libération fut largement mise en valeur.

(LA DÉPÊCHE DU MIDI.)

L'allocation du président Alonso

Monsieur le maire de Saint-Girons, Monsieur le sous-préfet, Messieurs les élus, Messieurs les présidents des associations d'anciens combattants, Mesdames, messieurs, chers amis,

Tous ceux qui me connaissent n'ignorent pas la joie que j'éprouve à chaque fois que, par vos invitations, vous m'offrez l'occasion de revenir dans cette Ariège si pleine de souvenirs pour moi et que j'aime tant.

Aujourd'hui, mon plaisir est double. D'abord parce que je me retrouve à nouveau parmi vous ; ensuite parce qu'il s'agit



de rendre hommage à nos camarades qui combattirent pour la libération de Saint-Girons, en inaugurant officiellement une avenue à leur mémoire. J'ai dit « officiellement », car si la plaque existait, ce n'avait jamais été fait régulièrement. Je remercie donc, au nom de tous mes camarades, M. le maire et son conseil municipal pour ce geste d'amitié et de gentillesse.

Pour les personnes qui connaissent mal cette période, vous me permettez de faire un petit retour en arrière.

En 1939, après trois années d'une guerre fratricide contre le franquisme, vaincus, nous avons été contraints de franchir votre frontière pyrénéenne. Je ne m'attarderai pas sur les conditions d'accueil, les anciens s'en souviennent. Mais il est nécessaire de rappeler que nous n'avons pas été vaincus par les armées franquistes mais par l'aviation, les chars et l'artillerie allemands et les troupes italiennes de Mussolini.

Un an après, l'Allemagne envahissait la France et, pour nous, la situation devenait difficile, voire dangereuse, car nous retrouvions sur votre sol les mêmes ennemis qui, un an plus tôt, nous avaient chassés de chez nous, sous la mitraille de leurs avions. Seulement, cette fois, nous n'avions pas la possibilité de repasser la frontière dans l'autre sens, car, de l'autre côté, nous attendait la prison, voire le peloton d'exécution. Cela nous obligea à nous serrer les coudes et à nous organiser pour faire face à cette nouvelle situation.

En 1942 fut créé le 14^e Corps d'armée de guérilleros espagnols, unité qui existait déjà pendant notre guerre et dont la mission était d'opérer derrière les lignes ennemies. C'est donc riches de cette expérience que nous avons commencé la lutte contre les armées d'occupation. Notre organisation militaire était la même que celle de l'armée républicaine espagnole, à savoir : une division égale quatre brigades, une brigade égale quatre bataillons.

La 3^e Brigade de guérilleros de l'Ariège était composée de trois bataillons. Le pre-

mier, commandé par notre ami Tostado, comprenait près de quatre-vingts hommes. Le second, commandé par Gutierrez, ici présent, était fort de soixante-dix combattants. Le troisième, commandé par Soto, dit « le Coiffeur », était installé avec cent quarante-six hommes à La Cruzette. C'est ce bataillon qui libéra Saint-Girons, en collaboration avec la 3002^e Compagnie FTP que commandait notre regretté René Plaisant. Le 1^{er} Bataillon avait comme mission de contrôler la route de Pamiers-Mirepoix-Carcassonne ; le 2^e contrôlait la route Lavelanet-Saint-Paul-de-Jarrat et la nationale 20 ; le 3^e la route de Saint-Girons-Foix.

Je vous prie de bien vouloir m'excuser pour tous ces détails, mais je l'ai fait dans l'espoir de mieux vous faire comprendre la raison de cette plaque en souvenir des morts et des blessés tombés pour la libération de votre ville.

Je profite également de cette occasion pour attirer l'attention des jeunes et leur demander de s'intéresser à l'histoire du passé, car elle les aidera à comprendre le prix qu'il a fallu payer pour conquérir la liberté dont ils jouissent aujourd'hui et les aider également à empêcher que des tragédies comme celle que nous avons vécue se reproduisent.

Comme dans toutes les associations d'anciens combattants et dans la nôtre plus encore, les rangs se font de plus en plus clairs ; c'est pourquoi, en tant qu'ancien chef d'état-major de la 3^e Brigade, je consacre tous mes efforts à maintenir présent le souvenir de nos luttes, de nos combats et de nos morts.

La maladie a empêché plusieurs de nos camarades d'être présents parmi nous. D'autres, beaucoup d'autres, hélas ! nous ont laissés en cours de route. Aux malades je souhaite un prompt rétablissement et à tous je dédie une pensée pleine d'affection.

Monsieur le maire, messieurs les conseillers municipaux, une fois de plus, merci pour votre compréhension et votre gentillesse.

INFORMATIONS DÉPARTEMENTALES

- La Confédération a été représentée
- dans les cérémonies qui ont eu lieu
- dans les différents départements soit
- par le président José-Antonio Alonso,
- soit par les présidents des sections départementales accompagnés par les
- porte-drapeaux.

ARIÈGE

Un été bien rempli

– Le 6 juin à Vira et le 19 à Verniolle, commémoration de la libération de ces deux villages.

– Le 3 juillet, notre président a été invité par l'association « Les chemins de la liberté » à assister à l'inauguration d'une stèle en l'honneur des passeurs qui a eu lieu à Kercabanac, en présence des autorités et du secrétaire d'État chargé des Anciens Combattants. Le délégué militaire départemental a présenté notre président au ministre qui lui a fait part de sa visite au monument de Prayols ce même jour.

C'est ainsi qu'à 17 heures, M. le ministre déposait une gerbe au monument de Prayols et prononçait une allocution dans laquelle il rendait aux guérilleros un émouvant hommage.

Dans la salle de la mairie de Prayols, il signa le livre d'or et le président Alonso prononça une courte allocution pour remercier le ministre de sa visite à notre monument.

– Le lendemain 4 juillet, le président Alonso s'est rendu à Roquefixade où le ministre des Anciens Combattants a rendu hommage aux dix-sept camarades FTP tombés dans les combats contre les Allemands et la milice. Le capitaine Jean Sannac, qui prit part à ces combats, fit un exposé de leurs déroulements et, comme il le fait chaque fois qu'il prend la parole, a rendu également hommage aux guérilleros espagnols.

– Le 7 août, invité par la direction du musée de la Résistance et de la Déportation à Rimont, notre président a assisté au vernissage de l'exposition « D'une guerre à l'autre : 1918-1939 ». Cette exposition ra-

conte avec photos et documents tous les événements survenus entre 1918 et 1939. Les trente-deux mois de la guerre d'Espagne sont expliqués à l'aide de plusieurs panneaux avec photos et documents sur les événements et les personnalités politiques et militaires. La conclusion de ce vernissage est que la guerre d'Espagne fut le prélude, comme chacun sait, à la Seconde Guerre mondiale.

– Le 22 août, comme chaque année, le président Alonso, accompagné de M^{me} Herminia Muñoz, porte-drapeau de la section de l'Ariège, ont assisté aux cérémonies commémoratives des combats de Rimont-Castelnau-Durban qui ont concrétisé la libération de l'Ariège.

HAUTE-GARONNE

Assemblée générale

L'assemblée générale de la Haute-Garonne s'est tenue le 20 février dernier dans le local social du 1, impasse des Hérons, à Toulouse.

L'ordre du jour était le suivant : Rapport sur l'activité de l'Union pour l'année 1998 ; rapport du trésorier ; démission du bureau et élection du nouveau bureau ; questions diverses.

Le président Indalecio Gonzalez ouvre la séance et demande à l'assemblée d'observer une minute de silence à la mémoire de nos adhérents décédés au cours de l'année écoulée.

Le président Gonzalez rend compte de l'activité de l'Union de guérilleros espagnols en signalant que nous maintenons toujours notre volonté de participer aux cérémonies de Prayols et Las Bordes en souvenir de nos camarades morts pour la liberté. Ce rapport est approuvé dans sa totalité.

Le trésorier Basilio Medina donne lecture du rapport financier de l'exercice écoulé ; celui-ci est approuvé à l'unanimité.

Le bureau en place présente ensuite sa démission. Devant l'absence de candidats pour son renouvellement, tous les membres

composant l'actuel bureau sont reconduits pour 1999.

La parole est donnée aux adhérents présents à la réunion pour les questions diverses.

TARN-ET-GARONNE

La cérémonie de Septfonds

8 mai 1999, un anniversaire que nous célébrons chaque année pour honorer la mémoire des républicains espagnols enterrés au cimetière espagnol de Septfonds.

C'est au nom de l'Union de guérilleros et résistants espagnols FFI de Tarn-et-Garonne que M^{mes} Solange Pujol-Bertochioni et Liliane Monsalve ont déposé une gerbe de fleurs devant le monument qui rappelle le souvenir des Espagnols décédés dans le camp pendant leur internement.

Le président de la FNDIRP de Tarn-et-Garonne, M. Antoine Garcia, a fait, au cours de son allocution, un exposé détaillé de la participation des républicains espagnols dans la lutte pour la reconquête des libertés démocratiques aussi bien en Espagne qu'en terre de France.

C'est avec émotion que les participants à la cérémonie ont observé une minute de silence, à la suite de laquelle l'orchestre de la Philharmonique a joué l'hymne national et le « Chant des Partisans ».

M. Christian Toschocke, maire de Septfonds, déclarait ensuite, dans une brillante allocution prononcée avec un grand sentiment, que le cimetière espagnol de Septfonds est un coin d'Espagne en France et rendait hommage à tous les Espagnols qui ont participé à la libération de la France.

PYRÉNÉES-ORIENTALES

Le devoir de mémoire

Les récits, réunions, colloques et, en général, tous les actes commémoratifs destinés à retracer ou à réfléchir sur les conditions dans lesquelles se sont réalisés les événements historiques dont nous avons été directement protagonistes et témoins, se multiplient et s'accroissent dans un parallélisme inversement proportionnel à leur éloignement.

A mon avis, ce fait, qui semble correspondre à des cycles qu'on a déjà pu constater dans le passé, en d'autres occasions, pourrait s'expliquer comme suit :

Dans un premier cycle, les recherches et récits qui suivent de près les actions sont le fait d'historiens, qu'ils soient amateurs ou professionnels, qui manquent de recul dans le temps pour permettre l'approfondissement des travaux de vérification et de recherche indispensables pour atteindre à un parfait contrôle de l'exactitude des événements ou des faits relatés, y compris Parfois de l'identité même de ceux qui en ont été les protagonistes (ce cas est particulièrement sensible en ce qui concerne les historiens occasionnels).

Dans un deuxième cycle, dans lequel nous sommes actuellement, la période indispensable pour effectuer des recherches suffisantes a été atteinte, mais on constate

G U E R R E E T P A I X

La Paix : un entracte entre deux guerres.

La guerre : Depuis Adam et Ève, la malédiction qui pèse sur l'homme.

Quand on fait la guerre, on parle toujours des bienfaits de la paix.

Quand on est en paix, on parle toujours de la nécessité de la guerre.

Gagner une guerre, ce n'est rien.

Conquérir la paix, c'est tout.

Spiritualité, moralité sont à jamais bannies des guerres modernes.

Les animaux créent, les hommes s'entre-tuent.

La seule chose que nous apprend l'Histoire,

c'est qu'elle n'apprend rien à l'homme.

La guerre dégrade l'homme, elle en fait un esclave, un matricule.

La Paix, une immense félicité qu'il faut gagner chaque jour.

Les hommes aiment la guerre, sinon ils resteraient en paix.

Nationalisme, beaucoup d'amour-propre et très peu d'amour.

Guerre, esprit du mal triomphant.

Paix, esprit du bien vainqueur.

Faire la guerre, même pour la plus juste des causes, amène toujours malheurs, souffrances et injustices.

Cultiver l'amour de la Paix,

C'est cultiver la sagesse.

D'un ancien prisonnier de guerre.

INFORMATIONS DÉPARTEMENTALES

que les témoins et protagonistes des actions susceptibles de fournir une grande diversité de renseignements sur des cas personnels ou collectifs qui mériteraient d'être connus, ou mieux connus, sont en train de disparaître et qu'avec eux disparaîtra aussi toute possibilité de connaissance sur des faits, ou des cas, qui sont restés dans l'ignorance et que, pourtant, il serait utile d'enregistrer dans les archives pour l'édification des générations futures.

Dans ces conditions, nous ne pouvons donc que manifester notre satisfaction devant l'accélération des initiatives prises par des organismes, administrations ou associations qui, comprenant l'intérêt de l'enjeu, ont d'ores et déjà agi en ce sens.

A ce propos, je dois citer par ordre chronologique les cérémonies et expositions diverses organisées par la mairie d'Argelès (du 31 août au 5 septembre), sous le titre *Argelès-sur-Mer n'oublie pas la Retirada et les camps de 1939* et le colloque international qui, sous les auspices du CRILAUP (Centre de recherches ibériques et latino-américaines), a eu lieu les 7 et 8 octobre, à l'Université de Perpignan, sous le titre *El exilio de 1939: bajo el signo de la reflexión*.

Pour Argelès, je regrette vivement que des événements d'ordre familial ne m'aient permis d'assister seulement à la première après-midi des manifestations. Par des amis qui étaient présents, j'ai eu connaissance du succès qu'elles ont obtenu et j'en suis heureux car cela coïncide avec le but, auquel nous aspirons tous, de permettre qu'il soit réuni un fonds de documentation

S.G.I. Toulouse - Tél. 05.61.21.89.73

le plus important possible pour faciliter les recherches des historiens et aussi pour sauvegarder la mémoire de tous ceux qui ont souffert et peiné dans les camps où nous étions enfermés dans des conditions invraisemblables et misérables, surtout dans les premiers temps.

LE COLLOQUE DE PERPIGNAN

Le colloque organisé par le CRILAUP, qui était placé sous le patronage du Conseil scientifique de l'Université de Perpignan, du conseil régional Languedoc-Roussillon et du Consulat général d'Espagne à Perpignan, s'est déroulé dans d'excellentes conditions et en présence d'une assistance très fournie, parmi laquelle figuraient des protagonistes et des témoins de l'exil.

Parmi les intervenants qui ont développé quelques chapitres du programme figuraient le Consul général d'Espagne à Perpignan, des professeurs de l'Université de Perpignan, des Pyrénées-Orientales et des Universités de Barcelone, Mexico, Salamance, Toulouse; la présidente de l'Archive « Guerra y exilio » (de Salamance), un artiste sculpteur, un écrivain et de très nombreuses personnes ayant fait partie de la masse des exilés ou de la population française qui, pour diverses raisons, a été en contact avec nous et témoin direct ou oculaire du lamentable défilé de notre caravane de misères et souffrances et – certainement par manque de prévoyance du gouvernement français qui n'avait pas pris les mesures nécessaires pour couvrir les besoins indispensables de l'énorme masse de gens qui traversaient la frontière – de notre internement dans des

conditions inhumaines dans des camps de concentration que, je ne sais pas en vertu de quel étrange euphémisme, on désigna sous le nom de camps d'hébergement ou camps d'accueil.

Comme indiqué dans le programme du colloque, un débat avait lieu à la fin de chaque séance. Ceux qui, parmi le public, souhaitaient intervenir pour demander des éclaircissements, des précisions ou apporter des renseignements complémentaires ou inédits, etc., pouvaient le faire à ce moment-là.

Si le contenu des séances, grâce à l'érudition des personnes à qui incombait la charge de présenter et commenter les sujets à traiter, a été brillant et très documenté, les témoignages apportés par les personnes inscrites pour intervenir ont été très intéressants et nous ont permis d'apprécier des témoignages personnels inconnus ou mal connus des auditeurs, tout en confirmant certains faits et nuances des points exposés dans le programme.

Retenu par des obligations d'ordre personnel, il ne m'a pas été possible de m'inscrire en temps opportun pour participer en tant que témoin au programme d'une séance. Comme pas mal d'autres, je suis néanmoins intervenu dans presque tous les débats qui clôturaient le déroulement des séances, apportant ainsi mon concours personnel au « devoir de mémoire ».

Après la clôture du colloque, J. Francisco Ortiz, émérite guitariste, fils d'un des témoins, nous a fait le plaisir d'exécuter à notre intention un très agréable et mélodieux concert de guitare.

Vincent ARBIOL.

Liste d'aide du 1^{er} janvier au 31 décembre 1999

HAUTE-GARONNE		ISOLÉS		RHÔNE		TARN-ET-GARONNE	
Esperanza BERMEJO	200,00	Benita URIBARRENA	50,00	Max PASTOR	50,00	Antolin FERNANDEZ.....	50,00
Liber RIOS	80,00	Wilson MACIA.....	100,00	Luis MENENDEZ.....	50,00	Pilar FERNANDEZ.....	50,00
Françoise GONZALEZ....	80,00	Ramon PABLO PALACIO	50,00	Antonio RUBIO	50,00	José GONZALEZ.....	125,00
Marie FABREGAT	30,00	Joseph SAN NICOLAS...	25,00	Antoine SAEZ	100,00	Francisco LARROY	25,00
Denise LALANDE	230,00	Elise SAN NICOLAS.....	25,00	Francisco SAEZ.....	100,00	Antonio LARROY	10,00
Tereza MAGAÑA	30,00	Adolphe WARZAGER.....	50,00	Jean SANCHEZ.....	50,00	Vicente PURROY	25,00
Simone GONZALEZ	230,00		700,00	Michel SANCHEZ	30,00	Salvador BENITO	25,00
Carmen DILME	100,00	ISOLÉS		Jean SERRANO	20,00		475,00
Basilio MEDINA	230,00	Marc FONTANET	200,00	V ^{me} Georgette BUSTAMANTE	50,00		
Antonio MORILLAS	130,00	Raymond ANDREU	30,00	V ^{me} Blas MENDEZ	50,00		
Miguel NAJAR	130,00	Juan GOMEZ.....	130,00	V ^{me} Marie PEÑALVER	50,00		
Ignacio LOPEZ	30,00	Germaine ROGER-MOGA .	130,00		900,00	TARN-ET-GARONNE	
Rafael PUENTEDURA....	30,00	José SANS	30,00	Elias DIAZ.....	100,00	Solange PUYOL BERTOCHIONI	230,00
Francisco PUENTEDURA	30,00	Jean MIRASSOU.....	100,00	Foro FERNANDEZ	50,00	Antoine GARCIA.....	100,00
Andrés GARCIA.....	530,00		620,00	Ariza GIMENEZ.....	30,00	Lazaro RAMOS	80,00
Laurent CABRERA	30,00	HÉRAULT		Fabre FRANCIS.....	50,00	Juan-Antonio MONSALVE	80,00
Juan MAGAÑA	30,00	Juan CASTILLO.....	200,00	M ^{me} AYLAGAS	30,00	Liliane MONSALVE	50,00
Indalecio GONZALEZ....	30,00	Miguel AYUDA.....	200,00	Une amie	1.000,00	Rosario FERNANDEZ-MONSALVE..	50,00
Carmelo RELLA.....	200,00		400,00	M ^{me} ASENJO	30,00	M ^{me} BELIO.....	30,00
José ANTON.....	60,00	ARIÈGE			1.290,00	M ^{me} BERGEZ-LIZANO ..	30,00
José ARTIME.....	500,00	José CHINCHILLA.....	50,00	GARD		Francisco CASTAÑER .	30,00
	2.940,00	Antonio CRUZES.....	50,00	José PEÑA	25,00	Roman GROS MARCO	30,00
		Faustino GARCIA	50,00	Antonia PEÑA.....	25,00	Henry CROS.....	30,00
		Alfonso GUTIERREZ.....	50,00	Paulina BOSQUE	65,00	Famille MONTAÑOLA ..	30,00
		José GUTIERREZ	50,00	Hilario NAVARRO.....	25,00	Miguel VILELLA.....	30,00
		Michel HERNANDEZ.....	50,00	Jérôme BURILLO	25,00	Conchita VILELLA	30,00
						Jouan TERRATS	30,00
						Carmen GALABUIG TERRATS	30,00
							890,00
						Total général.....	8.215,00

El hundimiento del «C-3»

El 12 de diciembre de 1936, a cuatro millas frente al puerto de Málaga, el submarino republicano «C-3» avanza torpemente en superficie hacia el Estrecho. Seis meses atrás había estallado la guerra civil. El buque es un blanco fácil. Esta idea inquieta al timonel, Asensio Lidón. Pero desde la torreta no

avista ningún peligro en un día claro y de mar calmo. Hasta las 14.25 horas. «Gritar que venía un torpedo y explotar todo fue uno», recuerda ahora Lidón. Un submarino nazi acababa de hundirlos. Treinta y siete de los cuarentas tripulantes perecieron. El primer ensayo de los «U-boote» de Hitler, que años después devastarían la flota aliada durante la Segunda Guerra mundial, acababa de ejecutarse en España.

Una tarde de enero de 1997, el abogado Antonio Checa y varios amigos pescaban frente a las costas de Málaga cuando advirtieron cómo brotaban en la superficie manchas de gasóleo: eran los restos del «C-3». Gracias a un robot, la empresa sueca «Marine Visión» localizó el submarino. En octubre de 1998, la Armada certificó el hallazgo. Checa pretende ahora convencer a las administraciones para que lo recuperen y lo expongan en el puerto. En realidad, ha sido redescubierto. El 16 de agosto de 1937 fue localizado y balizado por la marina republicana, pero no reflotado.

Asensio Lidón, que ahora tiene 84 años y vive jubilado en Madrid, es el único miembro de la tripulación que aún puede contar lo que sucedió el 12 de diciembre de 1936. «El submarino iba mal. Habíamos dejado un motor en Almería para reparar y el otro iba escofiado. El barco retrocedía décimas frente a la corriente del Estrecho. Y no teníamos electricidad para sumergirnos. A las 14.25, nos pegaron el torpedo.» Sólo Lidón vio su estela asesina. No era el lomo de un juguetón delfín. Era el lomo de la muerte. Avisó inútilmente. «Una llamarada de fuego envolvió el submarino. Se partió en dos. Me tragó el remolino que hizo el agua al hundirse. Íbamos cinco en la torreta. Sólo nos salvamos tres y murieron todos los compañeros que iban abajo.» En la torreta viajaba el alférez de navío Antonio Arbona, jefe del submarino: «¡Mi mujer, mis hijos, Lidón, échame una mano!» El mar acalló sus últimas palabras. Su cabeza, rota por la metralla, teñía el agua de sangre cuando lo engulleron las olas.

La odisea de Lidón no acabó en el mar. «Estuve nadando de las 14.30 hasta las 18.30, cuando me salvaron. Me despojé de todo. Sólo me dejé el calzoncillo para no llegar desnudo a puerto. El agua estaba muy fría. *Dios mío, madre mía*, decía mientras nadaba. Se hizo ya oscuro. Divisé la luz de los reflectores de las lanchas de salvamento, pero no me vieron. Una viró y se

fue. La otra siguió buscando. Busca que te busca, una de las veces que la lancha venía hacia mí me agarré a su proa. Era inútil gritar. El ruido del motor tapaba mi voz. Al notar que algo retenía su marcha, me encontraron y me subieron a bordo.»

Peor tortura que las olas fue el interrogatorio que Lidón sufrió en tierra. El jefe de

tripulación tras ser depuestos sus mandos por franquistas. Por contra, Bobadilla embarcó en un submarino italiano como enlace franquista para combatir a la armada republicana.

Antes de ser torpedeada por los nazis, la tripulación del «C-3» había sido amenazada por los Rusos. «Al llegar a Cartage-

gena, el 9 de diciembre, después de patrullar tres meses en el Cantábrico, nos dijeron que teníamos que salir para Málaga. Contestamos que queríamos descansar. Un oficial ruso nos hizo formar y nos dijo: *El que no quiera embarcarse que dé un paso al frente*. El recuerdo de recientes fusilamientos de submarinistas les hizo cambiar de opinión. Partieron en pésimas

condiciones de moral y motores. Íbamos muy despacio. Había momentos que en que tirábamos para atrás al enfilarse el Estrecho. Estábamos allí para ofrecer cara a los barcos alemanes o nacionales. No querían que nos moviéramos. Estaba mascado lo que iba a pasar.»

La Historia no aclara si el «C-3» fue traicionado por Verdía, pero los archivos secretos alemanes hace tiempo que dieron la razón a la vista de Lidón. El submarino alemán «Poseidón» envió el siguiente radio el 12 de diciembre a Berlín: «Hundido submarino rojo tipo C ante Málaga.» Al día siguiente, confirmó: «Se pudo comprobar, sin duda alguna, pabellón tipo C antes de disparar; después de la explosión, el submarino desapareció rápidamente sin dejar rastro.»

El comandante del «Poseidón» no intentó recoger a los supervivientes. Tenía ordenes de ser un submarino fantasma, al igual que su gemelo, «Tritón». Debían ser invisibles, navegar sin pabellón, sin número, sin nombre. Su dotación había firmado, bajo pena de muerte, no hablar de la operación en toda la vida. En caso de incidente debían izar pabellón español y vestir uniformes españoles, que llevaban a bordo. En los mensajes, los dos «U-boote» simulaban ser cargueros, y sus comandantes, pacíficos sobrecargos con nombre falso. Informaban directamente a Berlín, nunca a la marina franquista. Disponían de un buque fondeado ante Cartagena que les relataba los movimientos de navíos republicanos.

Fueron tan sigilosos como torpes. A lo largo de diciembre de 1936 efectuaron once ataques y lanzaron cuatro torpedos. Sólo hundieron un objetivo: el «C-3».

El 21 de diciembre regresaron a Alemania. Sus mandos estaban preocupados por la ineficacia de sus espoletas magnéticas. Hitler estaba probando sus torpedos contra objetivos republicanos con vistas a la inminente conflagración mundial. Sólo Lidón, contra corriente, lo sospechó. La verdad sale ahora a flote.

(EL PAÍS - F. Mercado.)

A más de 60 metros de profundidad, frente a Málaga, ha sido hallado el submarino español «C-3». Un torpedo lanzado por el sumergible alemán «Poseidón» lo partió en dos en diciembre de 1936. Uno de los tres supervivientes narra aquel episodio.

la flotilla republicana de submarinos, Remigio Verdía, rechazó su versión. «Quería que dijese que había sido una explosión interna porque con esto todos los compromisos se tapaban. Decía que fumábamos en sitios peligrosos. Yo le insistía que había sido un torpedo de otro submarino. Que yo lo había visto. Al final, taparon todo.»

«Dije que había sido un submarino y fue un submarino alemán. No digo nada, pero Verdía no era *nuestro*.» ¿*Nuestro*? La pregunta no es ociosa. La mayoría de los mandos de los submarinos republicanos eran abiertamente franquistas. «Yo era y soy republicano de corazón», aclara dolido Lidón. El viejo marinero no sólo cree que Verdía trató de ocultar la implicación del submarino alemán. Sospecha que además los puso a tiro. «Mi comandante, Arbona, le dijo por radio varias veces que en la situación en que navegábamos no estábamos en condiciones de entablar combate en caso de encontramos con ellos y él nos decía: *Continúen navegando hasta que se les avise*. Hasta que hundieron el submarino.»

Paradojas de una guerra entre hermanos: Arbona fue insultado desde el bando franquista por traicionar su pasado fascista meses antes de que lo hundieran, y el rojo Lidón lo defiende hoy: «Arbona fue leal a la República. Mandó cojonudamente el submarino. Yo me he enterado ahora de que era falangista.» El capitán de corbeta Bobadilla le envió el siguiente telegrama el 18 de agosto de 1936: «Arbona, tú que presumías de fascista no te has unido al Movimiento por cobarde. Asco me da dirigirme a ti. Si lo hago es para que toda tu tripulación conozca que eres un cobarde y lo mismo que has sido un cobarde una vez lo serás mil veces más.»

El mar ahogó, si las hubo, las dudas del alférez de navío. Ocasión tuvo de vender al submarino y a su tripulación y no lo hizo. «Cuando fondeamos en Tánger por una avería, un representante de Franco le ofreció mucho dinero por entregar el submarino y la tripulación. No lo aceptó.» Había sido elegido comandante del barco por la